

III

Le blessé était étendu sur son lit, les paupières vacillantes et le visage déjà blêmi, par les approches du dernier moment. Il respirait avec effort et le râle des agonisants déchirait sa gorge, soulevait sa poitrine comme un continu sanglot qui ne pourrait sortir.

Sa mère et sa sœur, à genoux près de lui, priaient tout bas.

On n'entendait dans la chambre que les plaintes du moribond, les piétinements des bestiaux froissant leurs litières, le vent aigre bruisant au dehors, et les pas lourds mais rythmés des rondes et des patrouilles qui se succédaient sans interruption.

Leur demeure n'était qu'une pauvre maison de paysan, composée seulement d'un étage et de deux chambres se communiquant. Le sol raboteux n'avait point de plancher. Pour tout mobilier une table en bois blanc, des escabeaux, un dressoir où s'alignaient des assiettes de terre aux couleurs criardes. Enfin, quelques images d'Epinal presque déteintes, représentant l'empereur, un lancier de la garde, un portrait de sainte, au bas duquel se trouvait une complainte, étaient accrochées au mur par quatre épingles.

Anciennement ce lieu était un débit de boisson.

Il y avait même derrière le lit—sorte d'alcôve dont les battants se fermaient comme un placard—un réduit dissimulé dans l'étable et servant à cacher aux contrôleurs les fûts de vin passés en fraude.

Le blessé voulut parler mais ne put que balbutier une plainte confuse.

—As-tu soif, mon Pierre, que veux-tu? mon ami, demanda l'Alsacienne aussitôt debout en se penchant tendrement vers lui.

Il essaya de soulever son bras en signe de dénégation, mais il retomba inerte.

A ce moment trois Allemands soulevèrent le loquet de la porte et entrèrent bruyamment.

—*Du pain, du vin, de la viande, tut de suite*, dit l'un d'eux.

—*Afant tut de suite*, riposta un autre.

Ils débouclèrent leurs sacs, les posèrent contre le mur et s'installèrent autour du feu dans lequel ils jetèrent une brassée de garnes.

La Brümel s'était retournée et, sans une parole elle ouvrit le bahut placé sous le dressoir, en retira un chateau de pain, du lard et deux bouteilles qu'elle mit sur la table. Puis elle alla s'agenouiller.

Ils se jetèrent aussitôt sur ces provisions et on n'entendit bientôt que le bruit de leurs mâchoires mastiquant d'une terrible façon. Ils eurent vite dévoré tout ce qui était sur la table et retournèrent au bahut d'où ils sortirent encore du pain, du vin, du lard et du fromage ainsi qu'une bouteille pleine de kirch.

De nouveau ils se remirent à manger et à boire, échangeant quelques paroles la bouche pleine. Quand ils furent repus, ils allumèrent leur pipe et se passèrent de main en main la bouteille de kirch, où chacun buvait à même une gorgée.

Le dernier hoquet de l'agonie soulevait la poitrine du mourant et ses mains, d'un mouvement lent et machinal, se pro-

menaient sur ses draps comme il arrive dans la dernière période de l'agonie.

Les trois Prussiens semblaient à ce moment roconfortés. L'un, en se balançant sur son siège, se mit à chanter un lied sur une même note mélancolique, comme les pastours dans les campagnes. Les deux autres s'animaient aussi, peu à peu, leurs voix s'élevèrent, on aurait dit qu'ils se disputaient, mais c'était simplement le vin et la chaleur du feu qui leur montait à la tête, car l'un d'eux prit une bouteille vide et la lança sur l'image de l'empereur, l'autre fit de même et ils se mirent à rire aux grands éclats. Les joues fortement colorées, l'œil brillant, ils tournèrent le dos au feu et regardèrent les deux femmes.

Marthe, le visage caché dans les couvertures devait pleurer, on le voyait aux sanglots qui soulevaient ses épaules. Le blessé se plaignait plus fort, et l'Alsacienne, se serrant les tempes à deux mains comme pour masquer ces voix allemandes, commença la prière des agonisants, *Kyrie eleison, Kyrie eleison*, mais elle ne put, sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Les Allemands avaient semblé faire un pari. L'un d'eux se leva, s'approcha en chancelant de la jeune fille et l'attirant violemment à lui, au milieu des huées et des éclats de rire de ses deux compagnons, il lui appliqua sur le visage ses lèvres rouges de vin.

Marthe, révoltée, ne put retenir un cri de désespoir. A ce cri, le réduit placé derrière le moribond s'ouvrit brusquement, un homme le franchit d'un seul bond et saisissant le misérable par les cheveux, il lui écrasa la tête contre le mur.

—Karl! Karl! ah! mon Dieu, qu'as-tu fait, s'écria la veuve, ils vont encore t'assassiner.

C'était Karl, le promis de Marthe, que l'Alsacienne avait caché pour le faire échapper aux Allemands. A travers la mince cloison derrière laquelle il se trouvait, il écoutait les gémissements d'un mourant, les pleurs des deux femmes, les rires des soldats, il se mordait les poings de rage, impuissant à châtier l'infamie de ces misérables.

Enfin, quand il entendit le cri de Marthe, il ne put se contenir plus longtemps; et il se jeta sur eux. Du fourreau de son sabre, il se mit à les frapper à tour de bras.

Surpris par cette brusque attaque les Allemands n'essayèrent point de se défendre. Ils s'enfuirent au dehors en poussant des cris d'épouvante. A ce moment, une patrouille passait, elle se rua la baïonnette en avant dans la pauvre maison.

L'Alsacienne s'accrochait aux habits de Karl, essayant de le retenir; mais lui se débattait dans son exaltation.

—Non! laissez-moi, je vous dis! Ah! les canailles, les canailles!

A coups de poings, à coups de crosse, les Allemands l'eurent bien vite jeté à terre, en vociférant comme des damnés.

A cet effroyable tumulte, le mourant s'était soulevé à demi dans un paroxysme d'épouvante, hagard, les cheveux mouillés de sueurs, l'œil dilaté par l'effroi.

Poussant un dernier cri, il retomba inanimé; et l'Alsacienne se trouva seule entre son fils mort et sa fille évanouie.